



**HAL**  
open science

# L'ATHÉNA DE SAÏS DANS L'IN TIMAEUM DE PROCLUS

Gerd van Riel, Victor Gysembergh

► **To cite this version:**

Gerd van Riel, Victor Gysembergh. L'ATHÉNA DE SAÏS DANS L'IN TIMAEUM DE PROCLUS. Revue des Études Grecques, 2021, 94 (1). halshs-03503416

**HAL Id: halshs-03503416**

**<https://shs.hal.science/halshs-03503416>**

Submitted on 26 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'Athéna de Saïs dans l'*In Timaeum* de Proclus

Gerd Van Riel  
Université catholique de Leuven

Victor Gysembergh  
CNRS, Centre Léon Robin de recherches sur la pensée antique (UMR 8061)

Le texte de Proclus, *In Timaeum* I, 1.141.6-7 Diehl (I, 212.23-213.5 dans la nouvelle édition préparée par Gerd Van Riel)<sup>1</sup> a toujours été problématique pour les éditeurs et les lecteurs. Proclus y établit un rapport entre la déesse Athéna et « l'un des astres arctiques », ajoutant, dans le texte reçu, que c'est la façon dont « certains nomment la lune qui est là-bas » (τῶν ἀρκτώων ἀστέρων τις, ὥσπερ ἔνιοι τὴν ἐκεῖ σελήνην φασιν). Cette référence à une lune près des Ourses étant mystérieuse, il est d'autant moins satisfaisant que l'argument pour la présence d'Athéna dans cette région du ciel repose sur la présence d'une lune.

Pour bien comprendre ce passage, il faut en élucider le contexte. Proclus est en train d'expliquer comment il est possible que les dieux, êtres éternels et immuables, soient présents dans le monde du devenir. Se fondant sur le principe ancien que « les dieux se sont partagé la terre selon les nombres divins de manière semblable aux sections des cieux », Proclus admet que les lieux terrestres sont également « illuminés » (ἐλλάμπεται) par les dieux, dans la mesure où ces lieux ont un caractère qui leur convient (ἐπιτηδειότης)<sup>2</sup>. Proclus poursuit en énumérant les facteurs qui déterminent ce caractère convenable. Ce sont, dans l'ordre :

- « la révolution des corps célestes, qui, par telle et telle configuration, procure à tel et tel lieu une vertu (δύναμις) supérieure à ce qu'il a par nature. »<sup>3</sup>
- « la nature universelle qui introduit, en chacun des lieux illuminés, certains symboles (συνθήματα) divins grâce auxquels ces lieux participent spontanément aux dieux. »<sup>4</sup>
- « les opportunités (οἱ καιροί), selon lesquelles sont gouvernées aussi les formations de toutes les autres réalités, et le bon mélange des climats. »<sup>5</sup>

Lors donc que tous ces facteurs se produisent de façon propice, la divinité fait son apparition dans les sujets aptes à la recevoir. C'est dire que la présence divine ne se produit que lorsque la réalité changeante se trouve dans un état spécifiquement approprié à telle ou telle divinité. Cet état peut également être suscité par des invocations ou des mesures législatives, lorsqu'on consacre une ville à tel ou tel dieu protecteur, pourvu que le genre de vie et les actes de cette ville ressemblent au caractère du dieu gardien correspondant.

Appliquant cette analyse à Athéna, que le *Timée* nomme déesse gardienne d'Athènes et de Saïs en Égypte (*Timée* 21 e 3-7), Proclus invoque en premier lieu la ressemblance de la vie des citoyens avec la déesse, et en particulier leur pratique de la téléstique et de la théurgie. Mais il insiste également sur la façon dont Athéna procède depuis les causes intellectives

---

<sup>1</sup> Gerd Van Riel, *Procli Diadochi in Platonis Timaeum commentaria*, Oxford, Clarendon, 2021, 5 t.

<sup>2</sup> Proclus, *In Timaeum* I, 1.139.20-23 Diehl (I, 211.7-10 Van Riel).

<sup>3</sup> *Ibid.* I, 1.139.24-26 Diehl (I, 211.10-12 Van Riel).

<sup>4</sup> *Ibid.* I, 1.139.26-28 Diehl (I, 211.12-14 Van Riel).

<sup>5</sup> *Ibid.* I, 1.139.29-31 Diehl (I, 211.16-18 Van Riel).

jusqu'à son lieu terrestre, ce qui a pour conséquence que la déesse se manifeste non seulement dans des cités humaines, mais aussi dans une pluralité de corps célestes.

Athéna, au dire de Proclus, réside principalement dans le Père (ce qui évoque la naissance de la déesse jaillie de la tête de son père Zeus) ; elle se trouve, en deuxième lieu, dans les dieux hégémoniques, et, en troisième, dans les douze dieux chefs (c.-à-d. les dieux Olympiens). Après cela, elle s'est révélée dans le ciel :

- dans la sphère des astres fixes,
- dans le soleil,
- dans la lune,
- et sur la terre.

Or c'est le passage sur la présence d'Athéna dans la sphère des fixes qui fait problème. Dans l'édition Diehl, le texte est établi comme suit :

ἐν δὲ τῷ οὐρανῷ μετὰ ταύτην ἐκφανεῖσα τὴν ἀπόλυτον ἐξουσίαν, ἄλλως μὲν ἐν τῇ ἀπλανεῖ· καὶ γὰρ ἐκεῖ κληρὸς τις ἀνήπλωται τῆς θεοῦ ταύτης, εἴτε ὁ περὶ τὸν Κριὸν τόπος, εἴτε ὁ περὶ τὴν Παρθένον, εἴτε καὶ τῶν ἀρκτῶν ἀστέρων τις, ὥσπερ ἔνιοι τὴν †ἐκεῖ σελήνην φασιν. (Proclus, *In Tim.* I, 1.141.2-7 Diehl ; I, 212.23-213.5 Van Riel)

Elle a révélé après cela son autorité absolue dans le Ciel, d'une façon dans la sphère des fixes – car il s'est déployé là pour elle un lot, soit le lieu proche du Bélier, soit le lieu proche de la Vierge, soit l'un des astres des Ourses, comme certains nomment la Lune qui est là-bas. (traduction A. J. Festugière, *Proclus, Commentaire sur le Timée*, Paris, Vrin, 1966, t. I, p. 189-190)

Il s'agit donc de démontrer la présence d'Athéna dans le ciel, et d'expliquer que cette présence a été reconnue dans au moins trois lieux : proche du Bélier, proche de la Vierge, et dans les Ourses<sup>6</sup>. Quelles que soient les identifications, on s'explique très mal que la dernière manifestation soit élucidée en disant que certains ont nommé Athéna 'la lune dans les Ourses'. Car cela présuppose l'identification d'Athéna avec la lune, non avec les astres et, comme nous venons de le voir, l'association d'Athéna avec la lune ne sera évoquée que quelques lignes plus bas. Il n'y a donc pas beaucoup de sens à faire mention de la lune ici, une lune qui d'ailleurs s'expliquerait fort mal dans l'astrologie grecque et égyptienne. C'est pourquoi on a souvent tenté de comprendre le texte en le corrigeant.

La plus ancienne des conjectures propose de lire τὴν ἐκεῖσε Ἡλέκτραν au lieu de τὴν ἐκεῖ σελήνην. Cette émendation est connue de Diehl, qui la tirait de ce qu'il est convenu d'appeler la *recensio uulgata* (c.-à-d. du consensus du ms. tardif *Monacensis gr.* 382, 16<sup>e</sup> s. [sigle A, base de l'édition de Schneider, parue en 1847], et de l'édition de Simon Grynaeus, a. 1534). Selon Diehl, cette conjecture devait donc être attribuée à une époque tardive, et datait probablement de la Renaissance<sup>7</sup>. Nos collations des manuscrits en préparation de la nouvelle édition critique permettent dorénavant de mieux situer cette correction dans la tradition manuscrite. En fait, elle remonte beaucoup plus haut dans le stemma. Elle fut introduite par

---

<sup>6</sup> L'idée générale qu'Athéna exerçait son influence depuis « le sommet de la voûte céleste » (ἀπ' ἄκρας ἀψῖδος οὐρανοῦ), c'est-à-dire la région arctique, était déjà exprimée par l'empereur Julien, *Discours sur le Soleil-roi*, §32 (probablement à la suite d'écrits perdus de Jamblique).

<sup>7</sup> Voir ce qu'en rapporte Franz Boll, *Sphaera. Neue griechische Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Sternbilder*, Leipzig, Teubner, 1903, p. 474 : « Wie mir der künftige Herausgeber, H. Dr. Diehl, sagt, ist jene Hs [il s'agit du *Monacensis gr.* 382] ganz wertlos und humanistischer Interpolation verdächtig. »

un savant inconnu du XIII<sup>e</sup> s. qui a méticuleusement corrigé le ms. *Chisianus* R VIII 58 (sigle H, avec H<sup>2</sup> pour le correcteur), modèle (non utilisé par Diehl) de toute la branche de la tradition dont dépendent le ms. A et l'édition de Grynæus. Nous avons pu établir que ce savant correcteur H<sup>2</sup> n'a pas seulement travaillé *ope ingenii*, fabriquant de bonnes leçons sur la base de sa connaissance de la philosophie de Proclus et de la langue grecque, mais qu'il a également employé un manuscrit plus ancien, à partir duquel il a parfois restitué la lecture de l'archétype de la tradition<sup>8</sup>. Il se peut donc que la conjecture Ἡλέκτρα soit plus ancienne encore. Toutefois, malgré son âge, elle n'est pas évidente. Comme l'indique Wolfgang Hübner, dans une contribution très intéressante sur Athéna parmi les étoiles chez Proclus, Électre devrait être l'aînée des Pléiades, se situant dans le Taureau, proche de l'équateur<sup>9</sup>. Que vient-elle faire alors parmi les étoiles des Ourses ? Une scolie sur les *Phénomènes* d'Aratos, citée par Hübner à la suite de Boll, en fournit une explication intéressante :

φασὶ δέ τινες τοιοῦτον μῦθον, ὅτι μία ἐκ τῶν ζ' (Πλειάδων) τὸ τῆς Ἰλίου πάθος ἰδοῦσα, ἡ Ἡλέκτρα, ὑπεχώρησε τοῦ συστήματος – ἔστι γὰρ μήτηρ Δαρδάνου – καὶ ὑπὸ τὸν β' ἀστέρα τοῦ ῥυμοῦ ἤλθε πλησίον, ὃς λέγεται εἶναι τῆς Ἡλέκτρας, τοῦτον δὲ τὸν ἀστέρα, τὸν ὑπὸ τὸν ῥυμὸν τῆς Ἄρκτου ἐκ τῶν Πλειάδων ἀναχωρήσαντα, Ἄλώπεκά τινες καλοῦσιν.<sup>10</sup>

Certains racontent ce mythe qu'Électre, l'une des Pléiades, voyant le sort de Troie, sortit de la constellation (car elle est la mère de Dardanus)<sup>11</sup> pour se rapprocher de la deuxième étoile du timon (laquelle est dite d'Électre). Cette étoile qui est remontée depuis les Pléiades jusque sous le timon de l'Ourse, certains l'appellent le Renard.

En outre, une scolie parallèle se trouve parmi les *scholia vetera* aux *Travaux et Jours* d'Hésiode, lesquelles sont transmises dans la plupart des manuscrits sous un titre qui les attribue à Proclus :

ῶν [sc. Πλειάδων] τὸν ἔ<βδομον> ἀμαυρὸν εἶναί φασι καὶ [λέγεσθαι] εἶναι τὴν μητέρα Δαρδάνου Ἡλέκτραν, μίαν οὔσαν τῶν Πλειάδων, ἣτις πορθουμένης τῆς Τροίας τὴν ἀδελφικὴν πέφευγε συνοδίαν καὶ πρὸς τὸν ῥυμὸν τῆς Ἀμάξης ἐξέδραμεν. ὅθεν πολλοὶ ἀλώπεκα ταύτην φασὶ τὸ ζυγὸλῳρον ἐσθίουσαν.<sup>12</sup>

<sup>8</sup> Cf. Gerd Van Riel, « 'Tel Glaucos de la mer, couvert de coquillages, d'algues et de pierre'. Sur le correcteur anonyme du texte de l'*In Timæum* de Proclus dans le MS Chis. R.VIII.58 », in L. Ferroni (éd.), *Tempus Quaerendi. Nouvelles expériences philologiques dans le domaine de la pensée de l'Antiquité tardive*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 293-325 ; Gerd Van Riel, *Procli In Timæum*, t. I, p. XLVIII-LIX.

<sup>9</sup> Wolfgang Hübner, *Athena am Sternhimmel bei Proklos. Astrologie im Dienste neuplatonischer Philosophie (Sitzungsbericht der Bayerischen Akademie der Wissenschaften)*, München, Bayerische Akademie der Wissenschaften, Heft 1, 2017, p. 17.

<sup>10</sup> Schol. Arat. 257 Martin ; Boll, *Sphaera*, p. 406-407. Voir aussi Franz Boll – Wilhelm Gundel, s. v. "Sternbilder, Sternglaube und Sternsymbolik bei Griechen und Römern", in Wilhelm Heinrich Roscher (éd.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Bd. VI. Leipzig, 1937, col. 867–1071, ici : col. 876.

<sup>11</sup> Dardanus était considéré comme l'ancêtre des Troyens.

<sup>12</sup> Schol. Hes. *Op.* 383a Pertusi. En outre, Schol. D Hom. *Il.* Σ 486c van Thiel indique que ce mythe faisait l'objet d'un développement dans le poème funéraire d'Aratos *Pour Théopompe* ; toutefois, la version présente dans les scholies homériques rapporte qu'Électre, après avoir quitté les Pléiades, s'était transformée en comète (plutôt que de se rapprocher du Timon du Chariot, comme dans les scholies hésiodiques et aratéennes).

On dit que la septième d'entre elles (sc. les Pléiades) est obscure, et qu'elle est Électre, la mère de Dardanus, une des Pléiades, laquelle fuit la compagnie de ses sœurs lors de la démolition de Troie et rejoignit le timon du Chariot. C'est pourquoi plusieurs l'appellent le Renard qui prend dans sa bouche la bande du joug.

Selon la version des scholies à Hésiode et Aratos, Électre serait donc l'étoile connue de nos jours comme Alcor (80 UMa), laquelle forme avec Mizar (ζ UMa), étoile marquant le milieu du timon du Grand Chariot, une paire discernable à l'œil nu. Selon Boll, cette étoile serait représentée comme un renard sur le zodiaque de Dendara, mais plutôt qu'un renard, on reconnaît à l'endroit en question une figure humanoïde<sup>13</sup>.

En somme, la conjecture τὴν ἐκεῖσε Ἠλέκτραν (« l'Électre qui est venue là-bas ») a donc un certain mérite, et son auteur – soit le correcteur du 13<sup>e</sup> s. soit un lecteur antérieur – semble avoir été inspiré par la théorie à laquelle les scholies hésiodiques et aratéennes font référence, et qu'il attribuait peut-être à Proclus.

Pourtant, en fin de compte, cette théorie n'explique pas tout : si en effet Alcor était identifiée à Électre, pourquoi Proclus ferait-il mention d'Électre ici sans préciser sa relation avec l'Électre des Pléiades, et plus encore, son rapport avec Athéna ? Ce dernier point du moins semble en effet nécessaire à la démonstration que la déesse Athéna est présente dans la Grande Ourse. Il serait pour le moins étrange que Proclus ait omis toute explication à ce sujet dans le contexte du développement qui nous occupe.

Au regard de ces difficultés, Georg Dittmann a suggéré (selon l'apparat de Diehl) de lire τὴν ἐκεῖ Ἠλίκην. Et de fait, c'est à nouveau le scoliaste d'Aratos qui semble nous livrer la confirmation de cette conjecture :

Ἠλίκην διὰ τὸ ἐλίσσεσθαι καὶ ἐλικώδη πωρ τὴν οὐρὰν ἔχειν. καὶ διὰ τὸ ἔλκεσθαι ὑπὸ τοῦ οὐρανοῦ κατ' ἐξοχὴν ὠνομάσθη πάντων.<sup>14</sup>

Elle est appelée Hélicé à cause du mouvement tournant et du fait que la queue de la Grande Ourse est recourbée. Et elle est également appelée ainsi du fait que, plus que toute autre, le ciel fait tourner cette constellation.

Le nom de la nymphe Hélicé serait donc associé à la Grande Ourse par son mouvement circulaire, ce qui, selon Hübner, aurait du sens dans le système de Proclus, à cette réserve près, que cette dénomination n'est attestée nulle part ailleurs dans l'œuvre du philosophe<sup>15</sup>. Qui plus est, cette conjecture fait face aux objections mentionnées plus haut, à savoir que Proclus aurait probablement dû expliquer sa référence cryptique à Hélicé – objection sans doute moins convaincante pour les lecteurs assidus de Proclus ! –, mais surtout, que cette introduction du nom d'Hélicé n'explique en rien la présence d'Athéna dans la Grande Ourse. Hübner indique que le mouvement immobile est associé à Athéna dans le commentaire de Proclus sur le *Cratyle*<sup>16</sup>, mais cela ne signifie pas, malgré ce que laisse entendre Hübner, que le mouvement circulaire puisse y être associé aussi facilement.

<sup>13</sup> Boll, *Sphaera*, p. 407, et le dessin de la Balance dans Sylvie Cauville, *Le Zodiaque d'Osiris. Le Zodiaque de Dendara au musée du Louvre*, Leuven, Peeters, 2<sup>e</sup> éd., 2015, p. 27. Le "zodiaque de Dendara" est un bas-relief d'époque hellénistique représentant la voute céleste et ses constellations, aujourd'hui exposé au Musée du Louvre.

<sup>14</sup> Schol. Arat. 35 Martin; cité par Hübner, *Athena*, p. 18 n. 88.

<sup>15</sup> Hübner, *Athena*, p. 18 et 21-24 avec n. 108.

<sup>16</sup> Proclus, *In Cratylum* 185, p. 111.26-112.4 Pasquali ; Hübner, *Athena*, p. 22.

Ayant rejeté la lecture de τὴν ἐκεῖ σελήνην dans son ouvrage de 1903, Boll retourna, en 1916, à la leçon imprimée par Diehl, en déclarant que la *crux* pouvait être enlevée sur la base d'un parallèle avec un texte publié entretemps, la *Description du tableau cosmique* par Jean de Gaza :

« Das Kreuz, das der Herausgeber hier vor ἐκεῖ σελήνην begreiflicher Weise gesetzt hat und das auch ich 1903 noch nicht entfernen konnte (...) ist nun als überflüssig erwiesen: der 'Mond' im Gr. Bären ist uns nun als ein Stern Urs. mai. bekannt (vermutlich β). »<sup>17</sup>

En effet, aux v. 221-229 Lauritzen (= 196-204 Friedländer), Jean associe à chacune des sept planètes une étoile de l'Ourse, et la « sixième », en particulier, à la Lune (sans qu'on puisse déterminer avec certitude laquelle précisément est cette « sixième »). C'est donc un retour « à la lune », laissant de côté les difficultés, et acceptant que cette lune fasse référence à l'une des étoiles de la Grande Ourse. Pourtant, les arguments qu'apporte Boll en faveur de cette identification n'emportent pas la conviction, car l'association avec Athéna n'est toujours pas expliquée<sup>18</sup>. C'est dire qu'en fin de compte la référence de Proclus à la lune à cet endroit reste aussi peu satisfaisante que jamais. En revanche, le parallèle avec la théorie exposée par Jean de Gaza, dont l'auteur semble nous indiquer lui-même qu'elle provient d'un manuel astronomico-astrologique (v. 216-219 L. = 191-194 F.), pourrait contribuer à expliquer la corruption du passage de Proclus, si l'on suppose que ses premiers copistes avaient justement à l'esprit cette association des sept planètes avec les sept étoiles de l'Ourse qui avait manifestement cours au VI<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

Depuis 1916, le passage problématique de Proclus n'a plus guère été discuté. Dans sa traduction (citée ci-dessus), Festugière (t. I, p. 190) suit la suggestion finale de Boll. D'autre part, Tarrant, dans sa traduction anglaise, suggère l'attrayante conjecture τὴν ἐκεῖ Ἀθήνην, impliquant qu'une étoile de la Grande Ourse ait porté le nom d'Athéna<sup>20</sup>. Nous reviendrons sur cette conjecture. Notons toutefois que Hübner, le seul à reprendre la question en profondeur, accepte le texte reçu τὴν ἐκεῖ σελήνην, faute de mieux, en donnant l'explication partielle que chez Proclus, la terre existe à différents niveaux de l'univers (par exemple, la terre céleste étant la sphère des astres fixes)<sup>21</sup>. Dans cette hiérarchie, la lune est la terre éthérée, dont la stabilité (μονή) serait garantie par la déesse Athéna (patronne de l'ancrage, ὄρμος)<sup>22</sup>. Mais on n'en reste pas moins confronté à la difficulté, déjà mentionnée, que

---

<sup>17</sup> Franz Boll, *Antike Beobachtungen farbiger Sterne*, Munich, Bayerische Akademie der Wissenschaften, 1916, p. 83, qui indique que Proclus serait le seul à associer ces étoiles à des noms de divinités tel Athéna. Il ajoute toutefois la référence à l'empereur Julien (citée ci-dessus, n. 6). Ce passage ne fournit pourtant pas d'arguments pour conclure qu'Athéna est associée à l'étoile de l'Ourse que Jean de Gaza met en relation avec la lune.

<sup>18</sup> Cf. Hübner, *Athena*, p. 18-19.

<sup>19</sup> Boll, *Antike Beobachtungen*, p. 82 n. 1 a par ailleurs identifié au v. 217 L. = 192 F. une imitation de l'épigramme attribuée à Ptolémée, transmise à la fois dans l'Anthologie Grecque IX, 577, et dans les manuscrits de l'*Almageste*. Or, comme l'a montré Christian Tolsa, « The 'Ptolemy' Epigram: A Scholion on the Preface of the *Syntaxis* », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 54 (2014), p. 687-697, une partie de la tradition de cette épigramme (la partie contenant la leçon ἰχνεύω qui est au cœur de l'imitation par Jean de Gaza) provenait d'une réélaboration en milieu néoplatonicien. Il n'est donc pas impossible que le manuel en question soit un ouvrage empreint de néoplatonisme ou ayant circulé parmi les tenants de ce courant de pensée.

<sup>20</sup> Harold Tarrant, *Proclus, Commentary on Plato's Timaeus. Volume I. Book 1: Proclus on the Socratic State and Atlantis. Translated with an Introduction and Notes*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 237 n. 589.

<sup>21</sup> Proclus, *In Tim.* III, 2.48.15-25 Diehl (III, 66.11-21 Van Riel).

<sup>22</sup> Proclus, *In Tim.* III, 2.48.17 Diehl (III, 66.13 Van Riel); *In Parmenidem* V, 1025.25-26; *Hymn.* VII, 32. Hübner, *Athena*, p. 29-30.

l'introduction de la lune ici doit être conciliée avec le développement sur la présence d'Athéna dans la lune qui se trouve quelques lignes plus bas.

Or la conjecture de Tarrant τὴν ἐκεῖ Ἀθήνην offre certainement le contenu que Proclus a voulu exprimer : la déesse Athéna était vue, par certains, comme présente dans la Grande Ourse. Cette leçon écarte donc résolument toutes les difficultés relatives à l'association entre l'étoile de la Grande Ourse et la déesse. Mais bien que cette correction ne soit pas impossible d'un point de vue paléographique, la phraséologie n'en reste pas moins étrange : Proclus nous dirait qu'Athéna est présente dans l'Ourse « comme certains nomment l'Athéna qui est là-bas ». Il faudrait alors comprendre que c'est l'Athéna de Saïs qui est parfois désignée comme une « Ourse », ce qui ne correspond pas au symbolisme ou à l'iconographie de Néith, l'équivalent égyptien d'Athéna et la divinité poliade de Saïs. On pourrait certes aussi lire ἐκεῖ τὴν Ἀθήνην (« comme certains disent qu'Athéna se trouve là-bas »), mais au prix de rendre l'argument plat, banal et tautologique (« Athéna est située là parce que certains disent qu'elle se situe là »).

En discutant cette conjecture de Tarrant, Hübner fournit pourtant un élément très important auquel nous venons de faire allusion dans le paragraphe précédent<sup>23</sup>. Selon lui, cette leçon pourrait s'expliquer par ce que dit Proclus plus avant dans son commentaire, dans le passage que voici :

ὁ δὲ Σαῖτικὸς νομὸς (*Tim.* 21 e 3) μεγάλη μοῖρα τοῦ Δέλτα καὶ μεγάλης τῆς κατ' οὐρανὸν μετέχει μερίδος. ἡ γοῦν Σαῖς ἱερατικῶς αὐτοῖς εἰς τὴν Ἄρκτον ἀναπέμπεται, οὐχ ὅτι ὑπ' αὐτὴν κεῖται οὐδὲ διὰ ψυχρότητα, ἀλλ' ὡς μετέχουσά τινος ἰδίας ἀπορροίας τῆσδε τῆς θεοῦ, διὸ καὶ ἀκίνητός ἐστιν ὑπὸ σεισμῶν, διὰ τὸν περὶ τὸν πόλον τόπον δεξαμένη τὴν ἐδραίαν στάσιν. (Proclus, *In Tim.* I, 1.97.3-9 Diehl ; I, 148.3-9 Van Riel)

Le 'nome Saïtique' est une grande portion du Delta et grande est aussi la région du ciel à laquelle il participe. Il est sûr en tout cas que, pour les prêtres d'Égypte, Saïs se réfère, en langage sacré, à l'Ourse, non qu'elle soit sous l'Ourse ni qu'elle soit froide, mais parce qu'elle participe à une certaine effluence particulière de cette déesse, c'est pourquoi aussi elle n'est pas ébranlée par des séismes, parce qu'elle a reçu une solide assiette du fait de sa situation du côté du pôle. (trad. Festugière, t. I, p. 138)

Acceptant donc la lecture syncrétique de Platon, selon laquelle la déesse de Saïs (Néith) était identique à Athéna<sup>24</sup>, Proclus établit un lien entre l'Ourse et « cette déesse ». Bien que le nom de la déesse en question ne soit pas mentionné, il est clair, après ce que Proclus a dit auparavant, que la ville de Saïs est consacrée à Athéna :

Πρῶτον ἐκεῖνο κατιδεῖν ἄξιον ὅπως ἀπὸ τῶν περιεκτικωτέρων αἰεὶ τὰ ἐμπεριεχόμενα παραδίδωσιν ὁ λόγος, ἀπὸ μὲν τῆς Αἰγύπτου τὸν ποταμόν, ἀπὸ δὲ τούτου τὸ Δέλτα καὶ ἀπὸ τούτου τὸν Σαῖτικὸν νομόν καὶ ἀπὸ τούτου τὴν Σαῖν τὴν τῆς Ἀθηνᾶς ἱεράν. (Proclus, *In Tim.* I, 1.95.3-7 Diehl ; I, 145.4-8 Van Riel)

<sup>23</sup> Hübner, *Athena*, p. 19-20.

<sup>24</sup> Cf. Platon, *Timée*, 21 e 3-7 : Τούτου δὲ τοῦ νομοῦ μεγίστη πόλις Σαῖς, ὅθεν δὴ καὶ Ἄμασις ἦν βασιλεύς. οἷς τῆς πόλεως θεὸς ἀρχηγός τις ἐστίν, Αἰγυπτιστὶ μὲν τοῦνομα Νηῖθ, Ἑλληνιστὶ δέ, ὡς ὁ ἐκείνων λόγος, Ἀθηνᾶ· μάλα δὲ φιλαθήναιοι καὶ τινα τρόπον οἰκεῖοι τῶνδε εἶναι φασιν.

Il convient d'abord d'observer ceci, comment le discours fait connaître chaque fois les enveloppés à partir des enveloppants, à partir de l'Égypte le fleuve, à partir de celui-ci le Delta, à partir de celui-ci le nome Saïtique, à partir de celui-ci la ville de Saïs consacrée à Athéna. (trad. Festugière, t. I, p. 133)

C'est sous cet angle programmatique, présenté au début du commentaire sur le lemme qui nous intéresse, que Proclus interprète tout le passage. En même temps, il établit un lien certain mais vague (μετέχουσά τινος ἰδίας ἀπορροίας) entre Saïs et la région arctique du ciel où règnerait l'Athéna de Saïs. Le flou qui entoure ce lien nous incite à nous interroger sur le sens de l'adjectif ἀρκτικός (que Festugière traduisait par « des Ourses ») dans l'extrait problématique. Cet adjectif renvoie, dans la grande majorité de ses emplois, à une orientation septentrionale plutôt qu'à l'animal en question. En contexte astronomique, il semble en outre s'opposer à βόρειος, dans la mesure où il fait référence plus particulièrement aux régions « arctiques » entourant le pôle Nord, tandis que βόρειος s'applique à tout l'hémisphère Nord<sup>25</sup>. Ainsi, Proclus ne fait pas nécessairement état d'un rapport entretenu par Athéna avec une étoile des Ourses, mais, de manière moins précise, avec une des étoiles circumpolaires.

Il se trouve que la catégorie des étoiles circumpolaires joue un rôle fondamental dans l'astronomie égyptienne, sans pour autant qu'on parvienne à identifier définitivement en son sein tous les groupements d'étoiles formant constellations<sup>26</sup>. Parmi les figures qui peuplent la région arctique se trouvent notamment la Patte-de-Bœuf, parfois représentée par un Bœuf entier et souvent accompagnée de sept étoiles : ces dernières identifient explicitement la Patte-de-Bœuf avec l'astérisme à sept étoiles que les Grecs appelaient l'Ourse (abstraction faite de la distinction entre les constellations de la Grande et de la Petite Ourse). Or, la région arctique compte généralement aussi une figure de déesse-hippopotame, parfois explicitement désignée comme Ipet, c'est-à-dire Thouéris<sup>27</sup>. L'hippopotame entretient une relation particulière avec la Patte-de-Bovidé, qu'elle est souvent représentée en train de tenir ou retenir tantôt directement, tantôt par l'intermédiaire de divers objets (ainsi sur le zodiaque de Dendara). Leur relation est mentionnée dans plusieurs textes mythologiques, par exemple dans un Livre du Jour et de la Nuit datant de l'époque de Ramsès VI (r. ca. 1145 – 1137 av. n. è.) :

« As to this foreleg of Seth, it is in the northern sky, tied to two mooring posts of flint by a chain of gold. It is entrusted to Isis as a hippopotamus guarding it. » (cité par R.B. Parker, « Ancient Egyptian Astronomy », p. 61)

---

<sup>25</sup> Pour ἀρκτικός s'appliquant aux régions circumpolaires du globe céleste, cf. Jean Tzetzes, *Histoires (Chiliades)*, VIII, 221, v. 744-751. Pour βόρειος s'appliquant à l'ensemble de l'hémisphère Nord, cf. en particulier Ptolémée, *Almageste*, VII, 5, p. 39, l. 1 Heiberg ; Hipparque (?) *apud* Maass, *Commentariorum in Aratum reliquiae*, p. 134, l. 3 et p. 136, l. 2, et *apud* S. Weinstock, *Catalogus codicum astrologorum graecorum* IX, 2, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1953, p. 189, l. 5.

<sup>26</sup> Cf. Marshall Clagett, *Ancient Egyptian Science : a Source Book*, vol. 2: *Calendars, Clocks, and Astronomy*, Philadelphie, American Philosophical Society, 1995, p. 110-111. Sur les problèmes d'identification des figures célestes égyptiennes avec des groupes d'étoiles formant constellations, cf. en outre Christian Leitz, « Die Sternbilder auf dem rechteckigen und runden Tierkreis von Dendara », *Studien zur altägyptischen Kultur* 34 (2006), p. 285-318. Pour une tentative renouvelée d'identifier les constellations (avec une bibliographie des essais précédents), cf. Gyula Priskin, « The Constellations of the Egyptian Astronomical Diagrams », *Égypte nilotique et méditerranéenne* 12 (2019), p. 137-180.

<sup>27</sup> Pour une synthèse récente, cf. Anne-Sophie von Bomhard, « Ciels d'Égypte. Le 'ciel du sud' et le 'ciel du nord' », *Égypte nilotique et méditerranéenne* 5 (2012), p. 73-102, ici : p. 95-97. Notons que Cauville, *Le Zodiaque d'Osiris*, p. 33, identifie Thouéris telle que représentée sur le zodiaque circulaire de Dendara avec la constellation du Dragon, mais cette identification est contestée, cf. Leitz, *Die Sternbilder*, p. 293-294.

Or, la déesse Athéna pouvait être identifiée à l'époque romaine non seulement avec Néith, mais aussi avec la déesse-hippopotame Thouéris (adorée notamment dans le Fayoum)<sup>28</sup>. Les éléments attestés exclusivement pour la théologie de Néith ne permettant pas de rendre compte des informations alléguées par Proclus concernant « l'Athéna de Saïs », nous sommes amenés à supposer que le texte de Proclus reflète ce syncrétisme tardif entre Athéna, Néith et Thouéris. Le caractère vague de « l'effluence » reliant la déesse à l'Ourse correspond à la fois au flottement entre les identités Athéna = Néith et Athéna = Thouéris, et à la diversité des relations figurées de la déesse-hippopotame avec la Patte-de-Bœuf dans l'iconographie (avec tantôt une prise directe, tantôt un ou plusieurs truchements). Une des attestations les plus récentes des éléments de cette théologie arctique est fournie par une inscription datant du règne d'Hadrien (r. 117-138 de n. è.)<sup>29</sup> :

Les étoiles [...] du ciel septentrional te vénèrent car tu es Ipet, régente du ciel *ghr.t* [*i.e.* septentrional], celle qui protège la Grande Ourse autour des dieux. (*Deir Chélouit*, n° 154, 7-8 ; trad. C. Thiers)

Il est d'ailleurs probable que l'expression qu'emploie Proclus, τῶν ἀρκτῶων ἀστέρων τις, se fonde sur la traduction d'une des expressions égyptiennes, comme *ghr.t*, désignant les étoiles de la région arctique en général. « Certains » (ἔνιοι), dont on ignore l'identité, peuvent en avoir fait une référence plus définie, en situant cette déesse dans la Grande Ourse, sans pour autant préciser, au dire de Proclus, de quelle étoile de cette constellation il s'agit. Il est également possible que ces « certains », confrontés à une expression comme « la patte du Bœuf », aient cru qu'il s'agissait d'une étoile unique conformément aux usages de la nomenclature astronomique grecque (où des locutions du type la [partie du corps] de la constellation X désignent généralement une étoile donnée de cette constellation).

Quant au caractère de stabilité, en particulier sur le plan sismique, que se voit attribuer la cité de Saïs, elle découle également de la proximité avec le pôle Nord, les étoiles de la région arctique, et l'Ourse en particulier, étant visibles tout au long de l'année, et ce depuis des temps ancestraux<sup>30</sup>.

En somme, l'analyse astronomique de cette « Athéna de Saïs », qui mêle Néith et Thouéris, se laisse transférer à ce que dit Proclus par la suite, dans le texte sur la présence d'Athéna parmi les astres fixes. Autrement dit, comme l'a suggéré Hübner, l'Athéna dans les Ourses dont il est question dans le passage 1.141.2-7 Diehl, fait effectivement référence à la déesse tutélaire de Saïs.

---

<sup>28</sup> Cf. Jan Quaegebeur, Willy Clarysse et Beatrijs Van Maele, « Athéna, Néith and Thoëris in Greek Documents », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 60 (1985), p. 217-232 ; Manfred Weber et Angelo Geissen, *Die alexandrinischen Gaumünzen der römischen Kaiserzeit. Die ägyptischen Gaue und ihre Ortsgötter im Spiegel der numismatischen Quellen*, Wiesbaden, Harassowitz, 2013, p. 164-172 et tabl. VII-VIII.

<sup>29</sup> Cf. Christophe Thiers, « Le Ciel septentrional *ghr.t* et le ciel méridional *gb.t* », *Égypte nilotique et méditerranéenne* 2 (2009), p. 53-58, ici : p. 55.

<sup>30</sup> Cf. Proclus, *Hypotyposis Astronomicarum positionum* 234. 13-17. Peut-être faut-il en outre effectuer un rapprochement avec les quelques sources mythographiques alléguant qu'Athéna avait, lors de la Gigantomachie, cloué le Dragon au pôle Nord : Hygin, *Astronomie*, II, 3, 2 ; Schol. Germ. 60, 15-17 et 117, 9-11 Breysig. Il est bien connu qu'il ne se trouvait pas d'étoile suffisamment proche du pôle Nord pendant l'Antiquité grecque et romaine pour faire office d'étoile polaire fixe, mais qu'en revanche c'était le cas de l'étoile  $\alpha$  Dra au tournant de l'époque thinite et de l'Ancien royaume égyptien, vers 2800 av. n. è. Vitruve est le seul auteur gréco-romain à faire état d'une étoile polaire comprise dans la constellation du Dragon (cf. J. Soubiran, *Vitruve. De l'architecture. Livre IX*, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, p. 171-173).

Dès lors, il est possible de revisiter le problème textuel : τὴν ἐκεῖ σελήνην doit être la corruption d'une référence à cette Athéna de Saïs que les Égyptiens associaient à une étoile de l'Ourse. Ce n'était pas une lune, ni Électre, ni Hélicé, mais une étoile qui représente l'Athéna de Saïs. La correction nécessaire consiste dès lors à lire ἐκεῖ τὴν σαῖτικὴν pour τὴν ἐκεῖ σελήνην, la faute s'expliquant par la paléographie: la confusion de αι/ε serait due à la prononciation identique de ces voyelles, et la confusion de τικ/λην s'expliquerait, ou bien par une certaine similitude de cette combinaison de lettres dans l'écriture en minuscules, ou bien par le fait qu'en lettres majuscules, cette combinaison présente une séquence de plusieurs hastes verticales qui pourrait aisément confondre un scribe. L'occurrence de la faute pourrait dès lors se situer avant la translittération du 8<sup>ème</sup>-9<sup>ème</sup> siècle, aussi bien que plus tard dans la transmission du texte, mais l'erreur figurait en tout cas dans l'archétype de la tradition médiévale. En outre, il faut tenir compte d'une interférence possible, sous les mains d'un copiste, du concept plus familier (σελήνην) qui a dû remplacer le terme plus rare (σαῖτικὴν). Une fois le mot σαῖτικὴν corrompu, un copiste attentif doit avoir déplacé le mot ἐκεῖ pour donner du sens à la référence à la lune.

Le texte originel se reconstruit donc comme suit :

ἐν δὲ τῷ οὐρανῷ μετὰ ταύτην ἐκφανεῖσα τὴν ἀπόλυτον ἐξουσίαν, ἄλλως μὲν ἐν τῇ ἀπλανεῖ· καὶ γὰρ ἐκεῖ κληρὸς τις ἀνήπλωται τῆς θεοῦ ταύτης, εἴτε ὁ περὶ τὸν Κριὸν τόπος, εἴτε ὁ περὶ τὴν Παρθένον, εἴτε καὶ τῶν ἀρκτῶων ἀστέρων τις, ὡσπερ ἔνιοι ἐκεῖ τὴν Σαῖτικὴν φασιν.

Elle a révélé après cela son autorité absolue dans le Ciel, d'une façon dans la sphère des fixes – car il s'est déployé là pour elle un lot, soit le lieu proche du Bélier, soit le lieu proche de la Vierge, soit l'un des astres arctiques, comme certains placent (l'Athéna) de Saïs là-bas.